

SAMBE

Bulletin de la Société des Amis de Mongo Beti

N° 21-22 – Janvier - décembre 2013

Odile TOBNER : Éditorial, p. 1

Bernadette NGONO : Hommage à Mongo Beti, p. 2

Parution : p. 7

Bulletin d'adhésion, p. 8

Ouvrages disponibles, p. 8

Après une long silence je voudrais revenir sur ce que fut pour nous l'année 2013.

En avril les Éditions des Peuples Noirs ont réédité l'ouvrage de Mongo Beti Lettre Ouverte aux Camerounais, paru en 1986. Il manquait depuis longtemps. Comme Main basse sur le Cameroun c'est une précieuse contribution à l'histoire politique de ce pays.

Un grave accident de santé m'a hélas empêchée d'être présente à la douzième commémoration du décès de Mongo Beti le 7 octobre. Les activités habituelles ont eu lieu avec un dynamisme renouvelé par l'équipe de jeunes qui les ont prises en charge. Le dimanche 6 octobre on s'est réuni au village d'Akometam devant une nombreuse assistance venue des environs, de Yaoundé et d'Ebolowa avec Abel Eyinga, toujours fidèle à ce rendez-vous.



Le lundi 7 octobre une conférence s'est tenue à la librairie des Peuples Noirs à Yaoundé avec les interventions du professeur Mathias-Éric Owona Nguini sur Mongo Beti, la société civile comme tremplin de la vie politique ; du docteur Olivier Bilé sur L'expérience du documentaire sur Mongo Beti ; du professeur Tchoungui sur Mongo Beti écrivain ; de Hervé Nzouabet sur Mongo Beti et les étudiants.

Texte de l'intervention de Bernadette Ngonu lors de la réunion en l'honneur de Mongo Beti - Rouen 2002

Je suis de ce peuple, celui des seigneurs de la forêt, les Beti et c'est en tant que telle que je voudrais m'habiller des traces qui subsistent dans ma mémoire pour rendre hommage à l'homme et dire ce que je sais, afin que ceux qui ne savent pas entendent, qu'ils apprennent comment le fils d'Awala est mort.



Mongo Beti est mort.

On dit tant de choses, qu'un écrivain s'en est allé, qu'un militant politique a cessé son combat, qu'un homme a disparu. Mais là-bas dans la clairière, on raconte que le fils d'Awala et d'Alomo est mort. La radio, la presse, la télé ont remplacé le tam-tam d'autrefois, les anciens qui l'auraient situé dans l'arbre généalogique, donnant ainsi à tous une occasion de retenir l'histoire du lignage ne sont plus. Ceux qui auraient dansé l'isani symbole de la vaillance de ce

guerrier ont depuis longtemps perdu leurs lances, beaucoup ont revêtu les oripeaux de la nouvelle croyance et ne savent plus évoquer les mannes ancestrales. Les femmes ont oublié la formule de ces potions qui permettaient d'accompagner le mort de l'autre côté, et de revenir dire à ceux qui sont restés l'accueil qu'il a reçu.

Je suis de ce peuple, celui des seigneurs de la forêt, les beti et c'est en tant que telle que je voudrais m'habiller des traces qui subsistent dans ma mémoire pour rendre hommage à l'homme et dire ce que je sais, afin que ceux qui ne savent pas entendent, qu'ils apprennent comment le fils d'Awala est mort.

Mongo Beti - Histoire d'un homme

Alexandre Biyidi Awala, fils d'Oscar Awala et de Régine Alomo, naît le 30 juin 1932 à Akométan, petit village situé à 10 km de Mbalmayo, lui-même distant de 45 km de Yaoundé, la capitale du Cameroun. Akom, le rocher; Etam, la source. Akométan, le rocher de la source. Sur les anciennes cartes de la région, le nom est encore en deux parties. "Si tu veux connaître un homme, interroge son enfance, interroge son passé", dit l'adage. Nous avons interrogé le passé d'Alexandre et l'avons situé à ses origines.

Ceux qui se souviennent disent que Biyidi, le grand-père d'Alexandre, est le fondateur d'Akométan. Une tradition du peuple Beti, probablement héritée de l'époque des grandes migrations voulait que chaque chef de famille nombreuse fondât un nouveau village afin de garantir à son clan le maximum de territoire possible. Et Biyidi, en accord avec cette tradition, va fonder Akométan, y installer ses enfants, dont Oscar Awala, qui sera le père de Mongo Beti. On comprend pourquoi cet homme voudra plus tard honorer son père, en

donnant à un de ses fils le nom de ce patriarche.

Mais c'est aussi l'époque de l'occupation du Cameroun par les Allemands. Mbalmayo, comme il se doit, a droit à ses missionnaires. C'est par eux qu'Oscar Awala, conscient des changements qui s'opèrent, décide d'emprunter la voie de la modernité. Il apprend à lire et écrire l'allemand, le parle, et fera de même avec le français, langue du nouvel occupant, à la fin de la première guerre mondiale. Oscar a de l'ambition pour ses cinq enfants, pour Régine, sa femme. La réalisation de ses rêves passe nécessairement par la culture du cacao, seul moyen à l'époque d'assurer de manière efficace l'éducation des siens. Il y a Lucie, l'aînée, puis Gustave, Alexandre, Mani et enfin Léonie. Dix km, c'est une longue distance sur une piste de brousse pour des voyages quotidiens. C'est sur la bicyclette d'Oscar qu'Alexandre se rendra à Mbalmayo le dimanche pour en revenir en fin de semaine. Il loge alors chez une parente.

En 1939, alors qu'il a 7 ans, son père est assassiné à Mbalmayo, son corps jeté dans le fleuve. Qui a commis ce meurtre? On ne l'a jamais su. Sûrement un homme décidé à briser l'élan de ce nègre entreprenant. C'est donc en orphelin qui s'attache à respecter les vœux de son père qu'Alexandre entre en 6ème au petit séminaire d'Akono, dans la lointaine banlieue de Yaoundé. Il y est pensionnaire, apprécie l'enseignement général qu'il y reçoit des pères blancs, mais manifeste déjà une insoumission aux obligations religieuses. Car l'adolescent est conscient de ce que son peuple est entrain de perdre bien plus qu'il ne reçoit: les valeurs culturelles sont déniées, les rites ancestraux sont interdits, les foyers à destination des jeunes fiancées, appelés "sixas", sont plutôt des pourvoyeurs en main d'œuvre gratuite pour les missions. On connaît ce conflit qui a déchiré des générations d'Africains: "ce qu'on apprend vaut-il ce qu'on oublie?", or ici, on est forcé à l'oubli tout en souhaitant apprendre. Les pères blancs géreront ce conflit à sa place en l'excluant de leur établissement dès la fin de la classe de 5ème.

Qu'à cela ne tienne ! Voilà notre Alexandre en quête d'un nouvel établissement et non des moindres. Pour accéder à l'école supérieure Leclerc, actuellement Lycée Leclerc de Yaoundé, il doit passer un examen. Le maniement du latin par ce petit nègre de la brousse laissera les examinateurs pantois.

Ici commencent les belles années de découverte. Il y a ces démocrates de gauche, ses professeurs, des militants communistes passionnés par l'émancipation des noirs. Ils lui permettent d'accéder à une autre culture, celle de la lutte. Alexandre dévore des livres, en particulier ceux des noirs américains du Sud des Etats-Unis. Il s'émeut de la situation des anciens combattants africains rentrés de la guerre sans autre reconnaissance qu'une médaille. Il se rend avec ses nouveaux amis aux meetings organisés par l'UPC (Union des populations du Cameroun). Il y rencontre Um Nyobé, s'imprègne de ses exigences sur l'indépendance du Cameroun. Cette passion pour l'histoire lui vaudra un accessit au concours général. Une fois de plus, les examinateurs resteront pantois devant cet événement. Pensez-y. Un noir en 1951, lauréat au concours général! Evidemment, il obtient son baccalauréat de lettres, ainsi qu'une bourse d'études pour la France. On le destine à la Première Supérieure de Marseille. Il préférera l'université et s'inscrit à Aix-en-Provence, en lettres. Mais cette bourse est en grande partie envoyée aux siens, à Régine sa mère, restée à Akométan. Elle permet aussi d'aider d'autres compatriotes moins bien lotis. Il monte à Paris pour passer sa licence de lettres. C'est ici que commencent ses productions littéraires. Une nouvelle "Sans haine et sans amour", est publiée chez Présence Africaine.

L'été 1954, une grande grève paralyse Paris. Alexandre est immobilisé dans sa résidence

universitaire, la cité internationale, Boulevard Jourdan. Et "Ville Cruelle" voit le jour. Tous ceux qui ont lu ce livre auront reconnu dans le passé d'Alexandre l'histoire de Banda, le héros, dont le seul être qui aurait pu être son ami disparaît dans le fleuve. Ils auront reconnu Régina, la veuve, torturée par le devenir de son fils; ils auront reconnu la traversée du fleuve qui malgré tout permet de nouvelles perspectives puisque dans cette traversée périlleuse l'accompagne Odilia. Odile Biyidi Awala nous a confié ton histoire, Alexandre. Elle nous a dit ta passion pour ce poète américain, Ezra Pound, passion qui t'a amené à choisir le pseudonyme EZA BOTO, qui signifie aussi "ceux pour lesquels il faut des égards", avant celui par lequel on te connaît désormais MONGO BETI, l'enfant des Beti. Tu es retourné voir Régina, ta mère, en 1958, tu lui as construit une maison "sur le rocher de la source" et tu as retraversé le fleuve pour 38 ans. Non pas par choix, mais exilé de ton propre pays en punition pour ton inconditionnelle lutte pour une véritable démocratie au Cameroun. Tu n'as donc pas pu enterrer Gustave, ton frère aîné, ni ton frère cadet. 1991 est l'année de fin de ton exil. Régine Awala s'est éteinte en 1992. Elle n'aura pas profité de toutes les réalisations de son fils en faveur d'Akométan, en faveur des camerounais. Elle t'aura précédé de 9 ans dans la mort.

Chaque peuple a son nombre sacré. Celui de nombreux peuples noirs est le 9, qui signifie l'infini. Peut-être faut-il voir dans votre histoire à Régine et toi un sursaut des anciens. Depuis le 7 octobre 2001, tu laisses Odile, ta compagne avec vos trois enfants. Odile toujours présente dans toutes les luttes que tu as menées, en particulier par ses écrits dans "Peuples noirs, peuples Africains", votre revue.

Mais n'anticipons pas.

En 1956, Mongo Beti publie un deuxième livre, "Pauvre christ de Bomba". Il contribue aussi à la revue "Preuves" qui lui permet de voyager dans de nombreux pays africains. Mais il est difficile de vivre de sa plume. Il faut des revenus plus réguliers, continuer à aider Régina et les autres. Il devient maître auxiliaire à Rambouillet, puis passe son CAPES de lettres classiques en 1961. Son premier poste est en Bretagne, plus précisément à Lamballe, dans les côtes du Nord. C'est là qu'il rencontre enfin son Odile et l'épouse le 31 août 1963. La Bretagne est alors très chrétienne, rappelons-le, et certaines familles liées à des milieux coloniaux. Il va sans dire qu'il s'est trouvé de bonnes âmes pour mettre en garde Odile et les siens des risques d'une union avec ce noir des colonies qui fustige l'église sur les dérives de certains de ses missionnaires. C'est en Bretagne que naissent Emmanuel et Thomas Biyidi Awala.

En Octobre 1965, Odile et Alexandre demandent leur mutation et arrivent à Rouen. Il faut se rapprocher de Paris, centre de la culture et des grands débats politiques. Il y a aussi des projets professionnels: se préparer à l'agrégation de lettres.

Le premier poste est à Darnétal, dans une annexe du Lycée Corneille devenu collège Chartier. En octobre 66, Alexandre est agrégé de lettres classiques et affecté au lycée Corneille.

S'engage alors un bras de fer avec le proviseur du lycée. Il faut éviter de heurter la sensibilité de la bourgeoisie rouennaise, Barentin ne conviendrait-il pas mieux? Après tout, là-bas aussi, il y a un établissement Corneille! Ils s'accommoderaient certainement d'un professeur agrégé noir. Alexandre restera à Rouen malgré tout. Sarah, la benjamine, naît en 1966, dans l'appartement qu'occupe la famille à Darnétal. Odile peut à son tour se consacrer à son agrégation de lettres qu'elle obtient en 1970.

1970, c'est l'arrestation des derniers soldats de la lutte armée pour l'indépendance du Cameroun, dont Ernest Ouandié, le dernier chef historique de l'U.P.C. Il faut organiser sa défense, et ce d'autant plus que les journaux français ne s'émeuvent guère de l'absence de droits des prisonniers politiques, vont jusqu'à déformer la réalité pour convaincre leurs lecteurs du bien fondé des exécutions à venir. Il faut rétablir la vérité, situer l'événement dans l'histoire, dévoiler les collusions qui justifient le crime, révéler cette "Main Basse sur le Cameroun". Nous sommes en 1971, la parution est prévue pour le printemps 1972. Mais le pouvoir français veille. Commencent les intimidations des renseignements généraux: visites au domicile du couple à Darnétal, interpellation d'Alexandre devant le lycée Corneille sur la justification de sa nationalité. Le Cameroun n'est pas en reste. On saura par le "rapport Marcellin" le rôle joué par son ambassadeur, un écrivain qui pourtant doit la publication de son premier roman aux relations d'Alexandre. Il intervient aussi bien pour exiger la saisie du livre que pour que le gouvernement français remette en cause la nationalité française d'Alexandre. Le décret de saisie du pamphlet "Main Basse sur le Cameroun" paraît fin juin, le jour de départ en vacances de la famille. S'engage alors une lutte contre l'état français, procès que gagneront Alexandre et Odile, aidés de leurs amis Français et Africains: pour la reconnaissance des droits qui sont les siens, le droit à sa nationalité, le droit à la libre pensée "dans "main basse", le droit à la libre circulation sur et hors du territoire pour les conférences auxquelles il est convié.

Les habitudes sont tenaces. En 2000, le consul de France au Cameroun a accusé Alexandre d'usage de faux passeport français ; et Odile a de nouveau dû parcourir les couloirs du tribunal d'instance de Rouen. Cette lutte pour "main basse", comme nous l'appelons, est le départ pour d'autres combats. Le romancier veut raconter l'histoire de son pays, de ses nationalistes. "Remember Ruben", nous dit-il, et tous les autres, en particulier Ossendé Afana, assassiné par Ahidjo en 1966. "Perpétue et l'habitude du malheur", l'Afrique symbolisée dans l'agonie lente d'une femme. Deux romans parus en 1974 pour continuer à dire encore et encore, pour qu'enfin les oreilles tendues vers les cris d'une Amérique du sud meurtrie, entendent enfin les râles de cette Afrique pourtant si proche, acculée au silence. Des décrets sont votés à Paris pour museler les associations des étudiants africains. Le peuple français se fait complice à son insu d'une mise à mort de tout un continent.

En 1978, Odile et Alexandre décident de créer une revue pour fournir aux peuples de la parole un lieu d'expression. Ainsi naît la revue "Peuples noirs, Peuples Africains".

Alexandre, d'autres livres suivront jusqu'à ton retour au Cameroun en 1992. A la mi-septembre 2001, tu as eu une simple indigestion, disais-tu. Malgré tes douleurs, le 20 du même mois, tu as décidé de parcourir Yaoundé pour préparer la rentrée de tes neveux, envoyer un courrier à Rouen, à Odile, pour compléter l'achat de toutes ces fournitures hors de prix que l'on continue d'exiger de familles aux ressources de plus en plus dérisoires, demander un visa pour des conférences prévues en octobre aux Etats-Unis. Le 23 septembre, tes moyens de communication usuels ont été suspendus. Ce n'est que le samedi 29 septembre que tu as pu renouer contact avec Odile, dans un fax illisible. Inquiète, elle a demandé à des proches de prendre de tes nouvelles, mais tu as cherché à la rassurer, lui demandant d'éviter un déplacement au Cameroun, de te prendre un rendez-vous chez un médecin de Rouen. Tu y serais pour le 10 octobre, disais-tu. Cependant, tes amis ont décidé de transgresser l'interdit que tu avais formulé et l'ont rappelée le mardi 2 octobre. En effet, dès le lundi 1er octobre, tu avais enfin accepté de subir des examens médicaux qui se sont révélés alarmants: une tension basse, une insuffisance hépatique aiguë, un état général nécessitant une hospitalisation immédiate ce mardi 2 octobre, à Yaoundé, à

l'hôpital général.

Sais-tu que ce jour-là même le père d'Odile est mort là-bas, en Bretagne, là où votre histoire a commencé?

Sais-tu que affolée, elle s'est précipitée vers les structures d'assistance pour exiger ton évacuation sanitaire?

Les médecins de l'assistance sont arrivés vendredi 5 octobre à Yaoundé. Odile, plus rassurée par leur prise en main de ta situation, a pu dire adieu à son père lors de son inhumation samedi 6 octobre. Elle a aussitôt repris la route pour être présente à l'hôpital Charles Nicolle de Rouen où devaient se poursuivre tes soins. Mais en chemin, la mutuelle l'a prévenue de la gravité de ta situation. Tu aurais dû subir une dialyse car ton insuffisance hépatique avait entraîné une insuffisance rénale, mais la ville de Yaoundé ne disposait pas de structures pour une dialyse. Il fallait te transférer à Douala. Odile a pris le premier avion; elle est arrivée à Douala le dimanche 7 octobre. Elle s'est rendue auprès de toi. A exigé de disposer d'une chambre dans l'hôpital.

Vers minuit, ce 7 octobre 2001, tu as embarqué seul dans ta pirogue pour la traversée de l'autre fleuve, comme disaient tes ancêtres, vers Oscar, ton ami et père, vers Régina, ta mère, vers tes frères, laissant Odile, Emmanuel, Thomas et Sarah sur le rivage.

Tu disais qu'un comité des usagers du service public (CODUS) s'imposait dans les pays africains.

Tu disais que l'achat d'un journal est un luxe pour celui qui a faim.

Tu disais qu'une radio libre s'imposait.
C'est l'un des objets de ces nombreux déplacements que tu envisageais en ce mois d'octobre 2001.

Tu disais qu'il fallait rendre la parole à ceux auxquels on doit des égards, les EZA BOT.

Nous avons pris cette parole. Nous avons parlé, et ceux qui ont des oreilles ont entendu.

Bernadette Ngonu
IUFM de Rouen

Avant-propos pour la réédition de *Lettre ouverte aux Camerounais 2013*

Vingt cinq ans après sa première édition, en 1988, ce témoignage de Mongo Beti sur le pouvoir installé à Yaoundé en 1984 garde toute son actualité. Avant tout le monde Mongo Beti a su dégager les principaux traits qui vont caractériser l'emprise de Biya sur la politique et la société camerounaises et assurer la pérennisation de sa place à la tête du Cameroun jusqu'à ce jour.

Le premier de ces traits est la pratique généralisée de la corruption. Avant d'interdire ou d'emprisonner on essaye de corrompre. Il faut bien dire que cela marche la plupart du temps. C'est

la principale cause de l'affaiblissement de toute opposition dans un pays où la pauvreté frappe les neuf dixièmes de la population. Le Cameroun est entré dans le cercle vicieux de la corruption qui se dévore elle-même et provoque de dépérissement du pays.

La seconde caractéristique du pouvoir est la pratique de la censure. L'avènement d'un pluralisme de façade dans les années quatre vingt dix n'a rien changé fondamentalement à l'impossibilité non seulement d'exprimer la moindre opinion critique mais encore de faire une information tant soit peu complète et objective. Le combat pour une presse libre a eu son héros en la personne de Pius Njawe, directeur du *Message*, qui fut interpellé plus d'une centaine de fois par la police, jugé et emprisonné à plusieurs reprises. Il s'est battu jusqu'au bout pour créer un espace de liberté avec son projet de radio, saboté par les autorités. Sa disparition tragique et prématurée a porté un coup fatal à une presse camerounaise déjà déliquescence. Le pullulement des titres ne doit pas faire illusion. Il s'agit pour la plupart de pseudo journaux financés par tel ou tel clan pour diffamer ses adversaires.

Non seulement le droit de manifestation dans l'espace public n'est accordé qu'aux célébrations du régime mais tout rassemblement soupçonné d'être critique, dans un espace privé, est interrompu par des descentes de police intempestives, sous le prétexte fallacieux de "trouble à l'ordre public".

Pour avoir toute sa vie été en butte aux manœuvres de toutes sortes pour le faire taire, Mongo Beti a analysé mieux que quiconque les stratégies des pouvoirs en place, aussi bien dans une démocratie "avancée" comme la France, où il n'a pas échappé à la censure abusive et aux sabotages, que dans un régime totalitaire comme le Cameroun, où il a vécu difficilement les dix dernières années de son existence et où il est mort à la tâche.

Odile Tobner

Parution

Mohamed Aït-Aarab : *Mongo Beti Un écrivain engagé* ; 351 p. Karthala 2013

L'auteur fait une étude brillante et approfondie de ce qu'il présente comme "*une œuvre de longue haleine qui épouse les contours de l'histoire, qui se veut, d'une certaine manière, chronique de l'histoire immédiate ; d'un pays , voire d'un continent, mais aussi, en filigrane, d'un homme , écrivain et citoyen engagé.*"

Le premier cycle de cette œuvre, abordée de façon chronologique, est une "chronique coloniale" dans des "romans d'apprentissage". L'auteur souligne l'absence de manichéisme de la part du jeune romancier, qui montre comment le pouvoir colonial est servi par des notables de la société colonisée. Les ferments de destruction de cette société se trouvent, au sein des groupes opprimés, jeunes, femmes, chez ceux qui se rebellent contre cette oppression.

L'étape essentielle de l'œuvre est celle qui rend compte de l'échec de la lutte de libération, écrasée au profit d'une décolonisation de façade. Cette "autopsie d'une décolonisation" est menée par Mongo Beti dans plusieurs ensembles romanesques, le cycle de Ruben puis le cycle de Dzawatama, qui explorent tous les aspects de la société néocoloniale, entre despotisme et résistance.

L'ultime moment est celui du "retour au pays natal", qui ne sera ni le plus tranquille ni le moins fécond. Tableaux d'une société saccagée, les derniers romans offrent une vision cruelle d'une Afrique maintenue sous le joug. Plus que la désillusion, l'ironie qui les habite traduit la pérennité de

la lutte politique qu'il mènera jusqu'à son dernier souffle.

Mohamed Aït-Aarab a scruté cette œuvre avec une attention passionnée. Son travail est complété, avec un soin méticuleux, par des notes et une bibliographie précieuses, qui font de son livre une mine d'informations sur une œuvre trop peu connue. Dans sa préface, Ambroise Kom met en perspective l'importance de cette contribution à la connaissance de Mongo Beti dans sa totalité de créateur et de combattant.

O. T.

Fiche de cotisation 2013

Nom :

Prénom :

Profession :

Adresse :

Tél. :

E-mail :

Montant de la cotisation : 10 000 Fcfa

Don :

Total :

Ou 25 dollars ou euros

Mode de règlement : espèces chèque bancaire, postal

Date :

Signature de l'adhérent :

Correspondants en Europe : Éditions des Peuples Noirs, 82, avenue de la Porte des Champs F – 76000 Rouen, e-mail : contact@pn-editions.org

Librairie Éditions des Peuples Noirs : Liste des titres disponibles

Les Éditions des Peuples Noirs possèdent en stock des ouvrages introuvables ailleurs.

Ambroise Kom : Mongo Beti parle, entretien. Homnisphères

Patrice Nganang : Manifeste d'une nouvelle littérature africaine, Homnisphères

Ambroise Kom : Remember Mongo Beti, Bayreuth African Studies

René Philombe : Bedi Ngula, l'ancien maquisard, Bayreuth African Studies

Mongo Beti : Remember Ruben, Serpent à plumes

Mongo Beti : La Ruine presque cocasse d'un polichinelle, Serpent à plumes

Mongo Beti : Lettre ouverte aux Camerounnais, Éditions des Peuples Noirs

Max Liniger-Goumaz : Connaître la Guinée équatoriale, Éditions des Peuples Noirs

